

Janvier-mai 1990

Les soliloques ou presque du groupe de la veillée

Serge Ouaknine

Numéro 57, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouaknine, S. (1990). Compte rendu de [Janvier-mai 1990 : les soliloques ou presque du groupe de la veillée]. *Jeu*, (57), 191–193.

janvier-mai 1990 : les soliloques ou presque du groupe de la veillée

Il n'y avait pas là de programmation concertée, me dit-on. Mais non, ce ne sont pas seulement des solitudes; il se trouve que cette année, certes, la Veillée offre plutôt des spectacles solo. Réduction budgétaire? Intuition secrète de récession économique? Replis sur l'intime confirmant un monde où les visions collectives sont rares? Vous connaissez le mot de Büchner dans *Woyzeck* : «Chaque être est un abîme et on a le vertige quand on se penche dessus.» Une saison de descente aux abîmes au Théâtre de la Veillée, une saison de soliloques?

Janvier 1990 : *Artaud, tête à tête*, superbe interprétation, conception et montage de Gabriel Arcand. L'abîme est vertical. C'est celui de la quête. Dans un monde aveugle et sourd il faut crier. La grande force de ce spectacle tient à ce qu'à aucun moment Arcand n'a tenté la démonstration théâtrale artaudienne; les cris d'Artaud même furent discrets. Le montage des textes est fort, car il apparaît clairement que l'être Artaud s'est confondu totalement à sa propre parole. Un mariage de l'homme et de son œuvre. Et ce qui est joué dit qu'il est tragique de vouloir ainsi disparaître dans son propre langage. Que cette alliance fusionnelle aux mots est un défi quasi métaphysique, car les mots de la langue sont déjà des corps étrangers. La mise en scène, le jeu de l'écrit et du verbal disent un voyage dans ces tentations de noces qui n'auront pas lieu et qui menèrent Artaud le momo, le génie, le proférateur de caca, de Paris à l'asile de Rodez. Ah! qu'elles sont sublimes, les lettres d'Artaud à Gallimard! Quelle dignité dans la supplique de quelque argent! Jamais soliloque ne voulut tant embrasser le monde.

Gabriel Arcand dans
Artaud, tête à tête, présenté
à l'Espace la Veillée en
janvier 1990. Photo :
Carla Némiroff.





Penthésilée, présentée à l'Espace la Veillée. Sur la photo : Carmen Jolin (*Penthésilée*) et Daniel Desputeau (*Achille*). Photo : Pierre Longtin.

Mars 1990 : *Penthésilée* de Heinrich von Kleist (et des textes de Marina Tsvetaieva), conçu, réalisé et interprété par Carmen Jolin. Mais que faites-vous de Daniel Desputeau dans le rôle d'Achille? Achille est pour moi annexé au soliloque de Carmen amazone. Au soliloque déchirant de Carmen *Penthésilée*. Et dans ce sens, c'est l'un des plus généreux et beaux rôle de soutien qu'un acteur masculin ait offert à une actrice. Un soutien, c'est-à-dire la totale acceptation d'être un alter-ego. Un autre moi en toi, un autre qui te fera dire tes doutes et tes errances. Certes, ils étaient deux en scène mais elle était combattante, stoïquement seule, car elle collait si totalement à ce drame où l'autre est étonnement d'être, que l'abîme advient quand l'autre sème en elle l'amour. Ce que j'ai aimé dans cette démarche, ce n'est pas sa théâtralité efficace mais ce qu'elle désigne : le rêve de paix, le parfum de la paix après le combat et qui apparaissait comme un poème entre les corps à corps. On comprend alors d'autant mieux les inserts textuels de Tsvetaieva.

Avril 1990 : *L'Anarque* de Ernst Jünger. Une mise en scène et un montage ascétiques, mais de véritable circonstance, de Claude Lemieux, dans une interprétation de Patrice Savard. «En ce monde tout homme est solitaire, et pauvre, et unique.» Cette citation de Jünger dans le programme résume toute la démarche auto-initiatique de Claude Lemieux. L'anarque est celui qui boude le pouvoir. Il ne l'agresse pas, il le méprise; il ne se révolte pas, il mesure la vanité de ce combat inégal avec la médiocrité. Cette dramatisation à partir du roman *Eumeswil*, ne porte pas en soi de tension dramatique. L'action n'aura pas lieu. Dès lors il restera en filigrane une atmosphère de solitude soutenue par de magnifiques éclairages. Comme si la mise en scène avait voulu «filmer» ces pavés de Paris sur lesquels Jünger marchait la nuit alors qu'avec l'Allemagne nazie, il «occupait» la France. On ressent le refoulement d'un homme qui obéit au pouvoir du bout des lèvres pour se replier dans une méditation philosophique. Un pas de plus, et c'est la condamnation. Cette solitude me semble être une parcelle de la démarche de Lemieux, que je perçois plutôt comme un homme

d'interpellation. Peut-être suis-je victime de son admirable *Joseph et ses frères* et que je boude au fond de moi cette condescendance du moi européen sur sa propre intelligence. Le désert est peuplé d'étoiles. Cet *anarque* semble avoir été sculpté dans les détails pour montrer l'abîme sans fondement de cette exclusion du sujet. Ce qui se lit alors en creux, c'est la communauté fraternelle qui s'est éclipsée; en ces temps de guerre, la fraternité est rare. Cela, le jeu froid de Patrice Savard le laisse deviner.

Mai 1990 : je ne parlerai pas (ou presque) de *la Dernière Cartouche*, une présentation du Théâtre du Lucernaire, un texte de Jean-Louis Bauer interprété par Christian le Guillochet. Une erreur de programmation. Cette longue considération sur la dernière cigarette de celui qui ne veut plus fumer ne valait pas un spectacle. Ces ruses même pas sophistiquées pour tricher et s'en fumer une dernière petite dernière ne valaient pas cet effort. L'abîme. Gentiment parisien et creux.

serge ouaknine